

À joul donné, on doit regarder la bride

Daniel Letendre

Number 312, Summer 2016

Marie-Claire Blais

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Letendre, D. (2016). À joul donné, on doit regarder la bride. *Liberté*, (312), 41–42.

à joual donné, on doit regarder la bride

par daniel letendre

Avec *Un Joualonnais sa Joualonie* (1973), Marie-Claire Blais abordait frontalement la question québécoise, à contre-courant du nationalisme ambiant.

L'HISTOIRE littéraire québécoise conserve généralement de Marie-Claire Blais les textes des années 1960, et encore. Si plusieurs cégépiens ont lu *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *La belle bête* et autres *Manuscrits de Pauline Archange* sont passés à la trappe de l'histoire. Et ils ne sont pas les seuls. Le récent cycle *Soifs*, par son ampleur et son exigence peu communes, a peut-être redonné à Blais une certaine visibilité médiatique, mais il demeure qu'on ne le relie presque jamais au reste de la production de l'écrivaine, surtout pas aux romans écrits dans les années 1970.

Pourtant, des textes comme *Un Joualonnais sa Joualonie* ou *Une liaison parisienne*, parus respectivement en 1973 et 1976, parce qu'ils s'inscrivent dans l'investigation ininterrompue, depuis *La belle bête* (1959), des formes de communauté, ont encore quelque chose à dire aux lecteurs de l'ère néolibérale et post-charte des valeurs québécoises. Ils parviennent à évoquer un rapport conflictuel, toujours d'actualité, de l'individu au groupe, national aussi bien qu'historique.

« Gallon de sirop par lequel Marie-Claire Blais s'authentifie », comme le disait Jacques Godbout en 1975, *Un Joualonnais sa Joualonie* est un roman au carnavalesque rabelaisien, écrit dans une forme de joual littéraire qui sonne parfois et à la fois faux et juste. Blais y dresse un portrait ironique moins de la nation québécoise que de l'idée de nation. Cette critique de la forme « nation » passe par la mise en lumière d'une population habituellement reléguée aux marges du groupe dominant définissant le « Québécois » : femmes, pauvres, travestis, toxicomanes, délinquants et prêtres aux mœurs libérées. Regroupées lors d'une grande manifestation dite des « trous-de-cul », ces multiples communautés n'arrivent pas à s'associer pour défendre une même cause : la libération du Joualonnais. Chaque groupe a son oppresseur, son ennemi qui ne prend pas toujours le visage du dominant (homme, patron, anglophone, bourgeois) ou de la norme, mais souvent celui-là même des opprimés : les groupes de femmes se battent pour des points de détail dans la doctrine, tirage de cheveux auquel s'adonnent aussi les communistes ou les travailleurs. Quant au poète national, Papillon, il se fait jeter

en bas de l'estrade par des « gars d'usines » qui l'accusent de ne connaître « rien de rien à [leur] misère », de n'être qu'une « espèce de professeur payé à la grosse piastre » pour parler à leur place.

Une liaison parisienne est quant à lui un roman d'éducation dans la plus pure tradition française, qui met en scène un jeune écrivain québécois à Paris. Figure typique, en effet, que celle de Mathieu Lelièvre : écrivain de la relève au succès modeste, il reçoit une bourse d'écriture pour résider dans le cœur battant de la littérature et de la culture « à la française ». Chez les d'Argenti, qui l'accueillent dans leur appartement parisien meublé style Louis XV, Lelièvre est ému de « retrouv[er] sa place dans le temps parmi les vieilles choses, lui qui se voyait “comme un esprit du passé qui se promène en jeans” ». À Paris, Lelièvre habite ce qu'il considère comme son véritable « chez lui », une contrée imaginaire et mémorielle dont la carte et le territoire ont été dessinés au fil de ses lectures adolescentes. Habitant des souvenirs qui appartiennent aux Français bien plus qu'à lui-même et guettant la réalisation, en terre française, de ses espoirs

littéraires, Lelièvre semble incapable de vivre au présent, d'exister par lui-même, c'est-à-dire sans se regarder à travers les yeux d'un autre.

On peut supposer que, confrontée comme tous les Québécois au déplacement de l'autorité de l'Église vers l'État, à l'émergence de groupuscules politiques aux idéologies intransigeantes et à la nécessité d'inventer une identité non plus canadienne-française mais québécoise, Marie-Claire Blais a voulu rendre compte à la fois de cette transition et du vide qu'elle a créé. *Un Joualonnais* et *Une liaison parisienne* examinent des questions d'ordres politique, social et culturel : quelles sont les conséquences d'une définition identitaire nationale ou politique plutôt que religieuse ou familiale? Que faire alors de la filiation, devenue castrante, avec la mère patrie, avec une histoire qui nous appartient à demi? Sur quoi se fonde, au fait, cette relation? En fin de compte, Blais envisage dans ces deux romans la possibilité que le Québec et l'écriture « québécoise » existent par eux-mêmes, sans le détour par l'autre ou plutôt, et pour le dire plus précisément, sans la *négation* de l'autre.

Alors qu'*Une liaison parisienne* développe ce sujet en creux, Lelièvre étant celui auquel l'on refuse une identité entière et indépendant et qui, par symétrie, ne la reconnaît pas pour lui-même, l'exposition de la question est beaucoup plus frontale dans *Un Joualonnais sa Joualonie* : « — Mais nous sommes tous des Joualonnais unis pour repousser le même agresseur, n'est-ce pas? Pour exiger les mêmes droits, dites, mon ami? — Chus pas ton ami, OK? Nous autres, ce qu'on veut, ça te regarde pas. » Cette altercation entre Papillon, qui se veut rassembleur et souhaite apprendre le joualonnais pour parler à tous et au nom de tous, et le représentant des ouvriers manifeste la désagrégation des espoirs de cohésion. La lutte contre l'oppression et l'assujettissement se disperse en autant de revendications individuelles difficiles à coordonner puisque chaque groupe clame la préséance des siennes sur celles de l'autre. Surtout, c'est l'idée d'un combat commun et de l'obligation, pour ce faire, d'une identité partagée qui en prend pour son rhume. La forme « nation » est impossible à définir.

En composant un roman dans une langue imaginaire, dans un joul qui n'est pas celui de Tremblay ni celui des quartiers ouvriers; en insistant sur le partage peu efficace de cette langue imaginaire équivalant, si l'on en croit le titre, à une population, à un territoire et à une identité, Marie-Claire Blais montre l'ineptie de l'enfermement

d'un peuple dans une nation unie et indivisible, dans une doctrine économique et philosophique fonctionnant selon une logique de l'exclusion, ou encore dans une langue faisant force de loi. Car le joul mis en scène par Blais n'existe pas et, connaissant la maîtrise de la langue, des sonorités et du rythme que possède l'écrivaine, on peut légitimement avancer que l'artificialité de ce joul, son atonie n'est pas fortuite. En ce sens, il sonne tout aussi faux, tout juste à côté de la note du diapason, que le français radio-canadien ou la langue de bois politique. Vouloir parler joualonnais pour se rapprocher des petites gens, comme le souhaite Papillon, revient à parler une langue qui n'existe pas, mais qui ne saurait surtout pas être le seul critère de rassemblement d'un peuple. Blais nous intime de trouver ailleurs le lieu de notre existence, dans l'apaisement d'un rapport à l'autre vécu sous la forme d'un antagonisme perpétuel et perpétué, c'est-à-dire dans un consensus qui n'exclut pas pour autant la lutte et la révolte, caractéristiques déterminantes de la condition humaine, notamment en période de crise ou d'abus du pouvoir.

Or, comme le montre *Un Joualonnais*, cette lutte ne doit pas emprunter les armes du pouvoir pour faire valoir ses revendications. Il faut préciser que Blais ne réserve aucune ligne de son texte aux puissants de la Joualonie. Leur représentation est inutile puisque leur action politique loge précisément dans le dissensus qui forme l'arc narratif du roman. Appauvrissant les uns pour faire profiter les autres, légiférant sur les comportements des individus, proposant une union des citoyens basée sur des critères identitaires, donc exclusifs, les puissants (qui ne sont pas uniquement les élus) de la Joualonie s'assurent de créer à la fois un mouvement de contestation et sa règle entropique. Si on nie à quelques-uns le droit d'exister comme bon leur semble, le droit de prétendre aux mêmes avantages que les autres, ces laissés-pour-compte réclameront pour eux-mêmes ces droits, les refusant en retour – en tout ou en partie – à ceux qui se les étaient appropriés. Dès lors, la roue de la division se trouve réengagée pour un nouveau tour, la lutte sociale étant viciée dans ses fondements.

Pendant la Révolution tranquille et après les événements d'octobre 1970, qui ont exposé en même temps la nécessité d'une affirmation francophone et nationale et la faillite d'un modèle violent de révolution sociale, la littérature québécoise a cherché un nouveau langage pour définir le Québécois et son identité. Les poètes chantaient le pays à naître, des dramaturges

portaient sur la scène la langue ouvrière, des romanciers insistaient sur l'aliénation commune ou la friche imaginaire de cette identité nouvelle. Marie-Claire Blais, de son côté, examinait toutes ces propositions, tant littéraires que politiques, en démontrant chaque fois que ce qui nous définit est moins ce qui nous distingue des autres que ce qui, précisément, nous rend identiques aux autres. Dans ce contexte, ce ne pouvait être acceptable!

La déraison illustrée dans *Un Joualonnais sa Joualonie* et l'identification malsaine à une histoire et à un imaginaire étrangers qu'incarne Mathieu Lelièvre m'apparaissent d'une actualité encore très forte, quarante ans plus tard. Si le lexique identitaire et politique s'est transformé depuis les années 1970, la logique qui sous-tend son utilisation, de même que la réécriture politique de l'histoire et de l'identité restent les mêmes. Le néolibéralisme ambiant a cela de vicieux qu'il conçoit l'individu (et l'État) comme une sorte d'entrepreneur possédant une histoire qui lui est propre et qui ne concerne aucun autre. Être soi-même avec les autres revient dès lors à contester à tous, sauf à soi bien sûr, le droit d'exister. Cette existence n'est toutefois attestée que par la victoire. Le lien social est tissé de luttes inégales entre une minorité qui se tient serrée et parle fort et une majorité silencieuse (si des gens qui refusent la parole peuvent véritablement constituer un groupe politique) formée d'autant de solitudes qui ne l'écoute pas.

Dès les années 1970, tandis que cette ère d'individualisme n'était qu'une lueur à l'horizon de l'histoire, Marie-Claire Blais a fait passer en littérature le malaise ressenti devant ce combat des uns contre les autres et face à une définition de soi-même, individu ou groupe, fondée sur la distinction. Ce n'est pas qu'elle nie les luttes qui, pour qu'une reconnaissance sociale et symbolique de groupes opprimés et laissés dans l'ombre du faisceau démocratique ait lieu, nécessitent l'unité du groupe. Ces engagements ne doivent cependant pas se faire au détriment d'une vérité plus grande : l'humanité est indivisible, elle ne comporte aucune classe sociale, car l'espoir, la souffrance et la révolte, qui lui sont concomitantes, forment la base de notre condition et ne sauraient être hiérarchisés. L

Daniel Letendre est chargé de cours à l'UQAM et au Collège de Maisonneuve. Il est également chercheur associé au CRILCQ – Université de Montréal.